

□ Temps de lecture : 10 min.

Parmi les pages les plus douloureuses et lumineuses de l'histoire de l'Église durant la Seconde Guerre mondiale, émerge le récit de neuf prêtres salésiens polonais, parmi lesquels le père Jan Świerc, qui payèrent de leur vie leur fidélité à l'Évangile. Arrêtés par la Gestapo entre 1941 et 1942, ces pasteurs et éducateurs furent déportés dans les camps d'extermination d'Auschwitz et de Dachau, où ils trouvèrent la mort au milieu d'atroces souffrances. Leur unique « crime » fut d'être des prêtres catholiques qui refusèrent d'abandonner le troupeau confié à leurs soins et continuèrent à former les jeunes dans la foi et la culture polonaise, représentant ainsi un obstacle insurmontable à l'endoctrinement nazi. Leur histoire n'est pas seulement le souvenir d'une atroce persécution, mais le témoignage vivant de la manière dont la foi peut triompher du mal par le pardon et le sacrifice suprême de soi.

Une foi assiégée

L'invasion de la Pologne par l'Allemagne nazie, commencée le 1er septembre 1939, marqua le début de l'un des chapitres les plus sombres de l'histoire européenne. Dans ce contexte d'occupation brutale, il est d'une importance stratégique fondamentale de comprendre la violente persécution déclenchée contre l'Église catholique, qui devint une cible prioritaire pour l'idéologie du Troisième Reich. Par son influence morale, sa riche culture et sa fidélité à une autorité spirituelle qui transcendait l'État, l'Église représentait un obstacle intolérable au projet totalitaire nazi. Sa destruction systématique fut donc un objectif non pas secondaire, mais central, dans la stratégie de soumission du peuple polonais.

Dans ce scénario tragique, l'histoire des neuf Serviteurs de Dieu salésiens, dont le plus âgé, le père Jan Świerc, fut le chef de file, apparaît comme un exemple emblématique de cette persécution. Ces hommes, des religieux engagés exclusivement dans des activités pastorales et éducatives, totalement étrangers aux tensions politiques de l'époque, furent arrêtés, torturés et finalement tués. Leur unique « crime » fut d'être des prêtres catholiques fidèles à leur vocation. Leur histoire n'est pas une note en marge de l'histoire, mais une fenêtre sur l'essence même de la haine anti-chrétienne qui animait le nazisme.

Il s'agit de se souvenir de leur sacrifice, de leur extraordinaire témoignage de foi inébranlable face au mal absolu et de réfléchir à la signification éternelle de leur martyre. Leur histoire nous oblige à regarder au-delà de l'horreur de la violence pour apercevoir la lumière d'une espérance qui ne faiblit pas, même dans les

ténèbres les plus épaisses. Comprendre le contexte spécifique dans lequel ces pasteurs-éducateurs ont œuvré et ont été arrêtés est le premier pas pour saisir la plénitude de leur témoignage.

Pasteurs, non politiciens

La décision de la Gestapo de cibler spécifiquement ce groupe de prêtres salésiens révèle une profonde contradiction au cœur de la persécution nazie. Ces hommes étaient des éducateurs et des pasteurs, dévoués au soin des âmes et à la formation des jeunes selon le charisme de Saint Jean Bosco. Leur monde était celui de l'oratoire, de la paroisse et de la salle de classe, non celui des conspirations politiques. Pourtant, les accusations portées contre eux furent construites pour les dépeindre comme des ennemis de l'État.

Les chefs d'accusation officiels, enregistrés après des interrogatoires sommaires, parlaient de « participation à des organisations clandestines » et, accusation encore plus grave, de « promouvoir parmi les jeunes, en exploitant l'influence découlant de leur sacerdoce, la culture nationale au détriment de l'Allemagne nazie ». Ces accusations, bien qu'infondées sur le plan factuel, étaient stratégiquement astucieuses. Elles révèlent la véritable crainte du régime : non pas tant une opposition armée, que l'influence morale et culturelle de l'Église. Les nazis comprirent parfaitement qu'enseigner aux jeunes leur propre histoire, leur propre langue et leur propre foi équivalait à ériger un rempart infranchissable contre l'endoctrinement totalitaire. Leur fidélité à l'Évangile et à la culture polonaise était, aux yeux de la Gestapo, un acte de subversion.

Face au danger imminent, leurs familles et amis leur avaient prudemment conseillé de quitter le pays. Leur choix conscient de rester aux côtés des fidèles et des jeunes représente le premier acte silencieux de leur martyre. Cette décision ne fut pas un geste d'inconscience, mais de fidélité suprême à leur ministère et au charisme salésien, qui impose de rester avec les jeunes, surtout au moment du besoin. En restant, ils affirmèrent que leur place était celle du pasteur qui n'abandonne pas son troupeau à l'arrivée du loup. Pour comprendre la portée de ce sacrifice collectif, il est essentiel de connaître les vies individuelles qui l'ont composé.

Profils des neuf Serviteurs de Dieu

Pour saisir la pleine dimension théologique et historique de leur sacrifice, il est essentiel de s'attarder sur les histoires individuelles qui ont convergé vers un destin unique et tragique. Dans l'étude du martyrologe, l'analyse du martyre collectif ne se comprend pleinement qu'à travers les parcours uniques de vertu et de service qui ont défini chaque individu avant l'épreuve finale. Bien que

partageant la même vocation et le même sort, chaque vie représente un témoignage irremplaçable de donation à Dieu, que la persécution nazie a voulu anéantir de manière systématique. Ces brefs profils nous restituent le visage humain d'hommes qui, derrière l'anonymat des numéros des camps d'extermination, ont conservé leur identité de pasteurs-éducateurs des jeunes et du peuple de Dieu.

– **Jan Świerc** Né à Królewska le 29 avril 1877, il acheva sa formation salésienne en Italie, étant ordonné prêtre à Turin en 1903. De retour en Pologne, il dirigea plusieurs maisons salésiennes et fut un prédicateur apprécié. À partir de 1938, il fut directeur et curé à Cracovie. Arrêté par la Gestapo le 23 mai 1941, il fut torturé à la prison de Montelupich avant d'être transféré à Auschwitz le 26 juin 1941, où il fut tué le lendemain.

– **Ignacy Antonowicz** Né à Więśławice le 14 juillet 1890, il fut ordonné prêtre à Rome en 1916. Il fut professeur de théologie, aumônier militaire pendant la Première Guerre mondiale et, au moment de son arrestation, directeur du scolasticat de théologie de Cracovie. Arrêté le 23 mai 1941 et conduit à Auschwitz, il mourut le 21 juillet 1941 des suites des graves mauvais traitements subis.

– **Ignacy Dobiasz** Né à Ciochowice le 14 janvier 1880, il se forma en Italie et fut ordonné en 1908. Il exerça son ministère dans plusieurs localités de Pologne avant de devenir collaborateur paroissial à Cracovie en 1931. Arrêté le 23 mai 1941 et déporté à Auschwitz, il mourut le 27 juin 1941 d'épuisement et de coups.

– **Karol Golda** Né à Tychy le 23 décembre 1914, il fut ordonné prêtre à Rome en 1938. Rentré dans son pays pour enseigner la théologie au scolasticat d'Auschwitz, il fut arrêté par la Gestapo le 31 décembre 1941. Déporté à Auschwitz en février 1942, il fut fusillé le 14 mai de la même année.

– **Franciszek Harazim** Né à Osiny le 22 août 1885, il fut ordonné prêtre à Ivree en 1915. Il enseigna dans diverses écoles salésiennes et au Grand Séminaire de Cracovie. Arrêté le 23 mai 1941, il fut emprisonné à Montelupich puis déporté à Auschwitz, où il mourut de coups et de mauvais traitements le 27 juin 1941.

– **Ludwik Mroczek** Né à Kęty le 11 août 1905, il fut ordonné prêtre en Pologne en 1933. Il exerça son œuvre pastorale dans plusieurs localités. Arrêté le 22 mai 1941, il passa de la prison de Montelupich à Auschwitz, où il mourut le 5 janvier 1942.

– **Włodzimierz Szembek** Né dans une famille noble à Poręba Żegoty le 22 avril 1883, il obtint un diplôme d'ingénieur avant d'entrer chez les Salésiens. Ordonné prêtre à Cracovie en 1934, il devint secrétaire de la province. Arrêté le 9 juillet 1942, il fut emprisonné à Nowy Targ puis conduit à Auschwitz, où il mourut le 7 septembre 1942.

– **Kazimierz Wojciechowski** Né à Jasło le 16 août 1904, il fut ordonné prêtre à

Cracovie en 1935. Il exerça une activité pastorale à Daszawa et à Cracovie, où il fut arrêté le 23 mai 1941. Déporté à Auschwitz, il fut tué le 27 juin 1941.

– **Franciszek Miśka** Né à Swierczyniek le 5 décembre 1898, il fut ordonné prêtre à Turin en 1927. Appartenant à la Province salésienne 'Saint-Adalbert' de Pologne-Piła, il travailla dans divers instituts et paroisses, puis chargé de la gestion de l'institut de Łąd. Arrêté et transféré dans plusieurs camps, il fut déporté à Dachau le 30 octobre 1941, où il mourut le 30 mai 1942.

Leurs vies, différentes par leur origine et leur âge, convergèrent dans l'expérience collective et inhumaine des camps de concentration, un calvaire qui mit leur foi à l'épreuve jusqu'au sacrifice extrême.

Le Calvaire d'Auschwitz et de Dachau

Pour saisir l'exceptionnelle force spirituelle de ces prêtres, il est nécessaire de s'immerger, autant que possible, dans la réalité brutale et déshumanisante des camps de concentration d'Auschwitz et de Dachau. Il ne s'agissait pas simplement de lieux de détention, mais d'un système scientifiquement organisé pour anéantir l'identité humaine avant même les corps. À leur arrivée, les prisonniers étaient privés de leur nom, réduits à un numéro. Nos prêtres furent contraints de porter « les haillons ensanglantés » des victimes qui les avaient précédés, un accueil macabre dans un enfer où la mort était la norme. L'air même était imprégné d'horreur, avec les « fumées nauséabondes des cadavres brûlés qui montaient de la cheminée du crématoire ». Chaque jour était une lutte pour la survie contre le travail inhumain, la faim, les coups et la violence arbitraire des SS.

Dans ce scénario apocalyptique, leur fin était une mort annoncée. Le 27 juin 1941 devint une journée de férocité particulière à Auschwitz. Le matin, le père Jan Świerc et le père Ignacy Dobiasz furent tués. L'après-midi, le même sort frappa le père Franciszek Harazim et le père Kazimierz Wojciechowski, qui subirent le martyre « l'un à côté de l'autre », dans un dernier geste de communion fraternelle. Le père Ignacy Antonowicz mourut quelques semaines plus tard, le 21 juillet, des suites des mauvais traitements subis précisément en ce tragique 27 juin. Les morts se succédèrent dans les mois suivants : le père Ludwik Mroczek périt le 5 janvier 1942 à cause des tortures subies et des nombreuses opérations chirurgicales ; le père Karol Golda fut fusillé le 14 mai 1942, accusé d'avoir administré le sacrement de la confession à deux soldats allemands ; le père Włodzimierz Szembek mourut de mauvais traitements le 7 septembre 1942. Loin d'eux, dans le camp de Dachau, le père Franciszek Miśka succombait aux tortures et aux mauvais traitements le 30 mai 1942.

Ce récit de souffrances atroces, cependant, ne représente pas la fin de leur histoire.

Il est, au contraire, le prélude à la compréhension du sens plus profond de leur sacrifice, un sens qui transcende la violence et la mort.

« Une Semence de Victoire »

Interpréter le martyr uniquement comme une défaite ou une tragique fatalité reviendrait à en trahir le sens le plus profond. Dans la perspective chrétienne, le martyr n'est pas la fin, mais le sommet d'une vie vertueuse ; ce n'est pas la victoire du mal, mais un puissant témoignage de foi qui participe de manière extraordinaire à la Croix du Christ. Jan Świerc et ses compagnons témoignent que, précisément lorsque la mort semble avoir triomphé, les vrais vainqueurs sont ceux qui, souffrant à cause de l'Évangile, adhèrent pleinement au dessein salvifique de Dieu.

Leur grandeur spirituelle resplendit dans la manière dont ils ont affronté l'abîme du mal. Malgré des sévices de toutes sortes, ils ont conservé la foi, se sont abandonnés au Seigneur et, miraculeusement, n'ont montré aucune rancune envers leurs bourreaux. Au contraire, les sources attestent que dans certains cas, des paroles de pardon furent prononcées. Cette attitude n'est pas le fruit d'une force humaine héroïque, mais d'une grâce divine qui soutient ses témoins au moment de l'épreuve. Comme l'a rappelé le Pape François, c'est la dynamique de la foi : « le Seigneur donne la force, toujours, il ne nous la fait pas manquer. Le Seigneur ne nous éprouve pas plus que ce que nous pouvons supporter. Il est toujours avec nous ». C'est pourquoi les neuf Serviteurs de Dieu ont pu accueillir le martyr, soutenus par la même certitude avec laquelle l'apôtre Paul a écrit : « Je puis tout en celui qui me fortifie » (Cf. Ph 4,13).

Cette perspective transforme radicalement la lecture de leur sacrifice. Comme l'observa prophétiquement le Cardinal Karol Wojtyła d'alors dans une homélie de 1972, leur sang ne fut pas versé en vain, mais devint source de vie pour l'Église et pour le peuple auquel ils avaient consacré leur existence : « Ce sacrifice fut une semence de vie, une semence de victoire [...]. Ces pasteurs [...] pour la vie chrétienne de chaque paroissien et spécialement pour les jeunes paroissiens [...] payaient non seulement par une bonne parole, non seulement par le bon exemple de leur vie généreuse, mais aussi par le sacrifice et le sang du martyr ».

Leur mort cesse d'être un simple acte de violence subie pour devenir un acte suprême d'amour, une offrande totale de soi et un témoignage suprême de fidélité à l'Évangile. C'est cette semence de victoire qui continue de germer, laissant un héritage qui interroge encore aujourd'hui notre conscience.

Un héritage de Foi qui interroge le présent

L'histoire de Jan Świerc et de ses huit compagnons salésiens est bien plus qu'un épisode tragique de la Seconde Guerre mondiale. C'est un exemple lumineux et éternel de courage moral et de cohérence chrétienne face à l'incarnation du mal absolu. À une époque où la dignité humaine était systématiquement bafouée, ils ont affirmé par leur vie, et enfin par leur mort, la primauté inébranlable de la foi, de la charité et du pardon. Leur fidélité à la vocation de pasteurs et d'éducateurs, même au prix de leur vie, représente la plus haute expression du charisme salésien. L'héritage durable de leur martyre réside précisément dans ce témoignage radical. Dans un monde encore marqué par la violence, la haine et l'indifférence, leur capacité à offrir le pardon et à maintenir vivante l'espérance dans les ténèbres d'Auschwitz et de Dachau demeure un message percutant. Ils nous enseignent que la véritable force ne réside pas dans la violence qui opprime, mais dans la foi qui résiste et dans l'amour qui pardonne. Leur sacrifice nous interroge sur la qualité de notre foi et sur notre disponibilité à témoigner de l'Évangile sans compromis. Nous sommes appelés non seulement à un acte de mémoire historique, mais à un engagement spirituel renouvelé. Le sacrifice de ces neuf Serviteurs de Dieu continue d'être une « semence de victoire », un avertissement contre toute idéologie totalitaire et une inspiration pour tous ceux qui croient au pouvoir rédempteur de l'amour et à la victoire finale du Christ sur la mort et sur le mal.